

## Retour dans l'Amérique de Trump #5 : la mémoire perdue de Little Syria



L'écrivain Cécile Oumhani a fait de longs séjours aux Etats-Unis ces derniers mois. Elle est y revenue en mars pour présenter son dernier roman, "Tunisian Yankee". Voici son journal de bord.

**J'ai rencontré A. et E.** dans un festival de poésie en Europe centrale, il y a de cela des années. Nous nous revoyons chaque fois que je viens à New York. L'automne dernier, dans un café de Manhattan, nous avons évoqué la situation, sans qu'elles ou moi ne croient vraiment que le pire pourrait finalement se produire. La victoire de Hillary Clinton semblait alors presque acquise.

A. voit dans la situation actuelle des États-Unis l'aboutissement de longues années d'une dégradation dont on n'a pas mesuré les conséquences. Dans plusieurs universités, elle déplore un renoncement aux exigences intellectuelles, face à des étudiants qui se comportent comme des clients, en droit d'obtenir leur examen, du

simple fait qu'ils ont payé leurs études. L'esprit critique, la capacité d'analyser l'actualité, de comprendre le discours des politiques en sont gravement affectés. Le niveau des connaissances dans des matières comme l'histoire, la géographie ou la philosophie a joué un rôle dans cette montée du populisme.

E. se dit pessimiste, elle aussi. La mobilisation contre Trump lui semble souvent dérisoire et teintée de naïveté. Les gens répètent les mots «*appelez votre député*» comme une formule qui suffirait à résoudre les problèmes. Pour elle, le système s'est déjà effondré de bien des façons et il est trop tard. Pourquoi ne pas s'être mobilisé davantage deux mois avant les élections? Pourquoi ne pas avoir protesté et exercé une pression plus forte sur les grands électeurs? Elle reconnaît cependant l'efficacité des manifestations lors du premier décret anti-immigration, avant d'ajouter que la deuxième version ne sera guère différente de la première.



Vue de Washington Street. (A gauche: un immeuble qui servait de dispensaire. A droite: l'ancienne église melkite Saint-Georges.) / ©Cécile Oumhani.

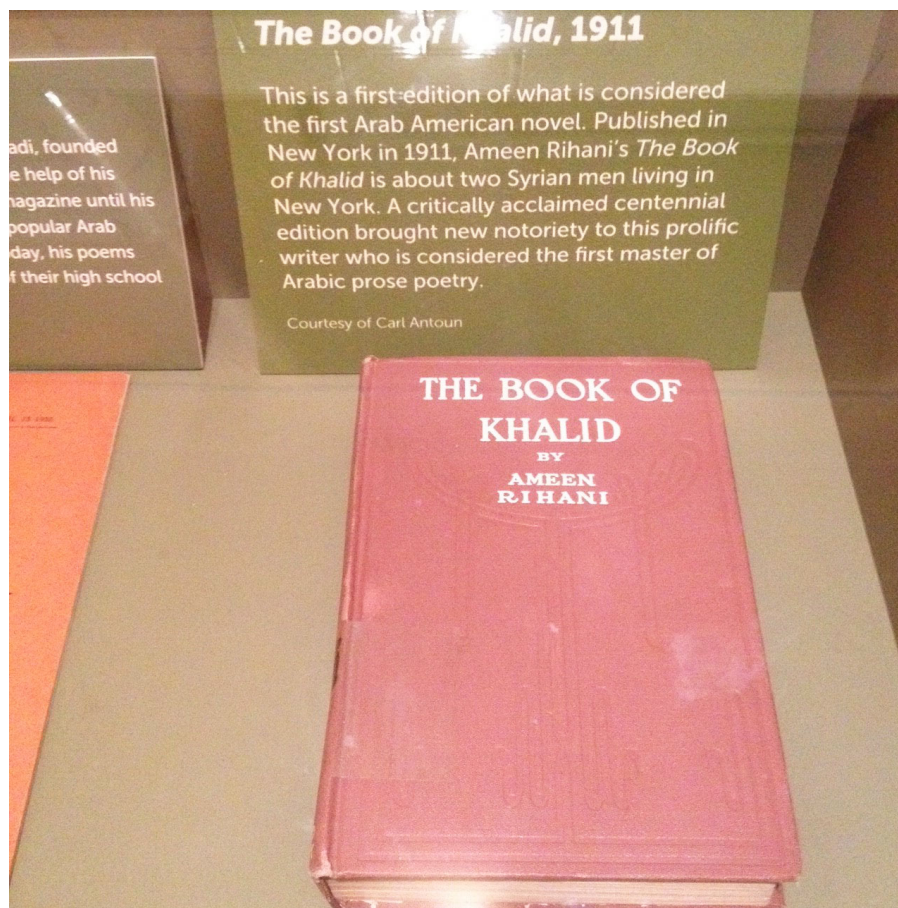
**À mon retour, un message** du président de la Washington Street Historical Society m'attend. Au sud-ouest de Manhattan se trouvait un quartier aujourd'hui disparu, celui de Little Syria. Ses habitants étaient arrivés de Syrie et du Liban, entre la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et 1947. Depuis plusieurs années, Todd Fine cherche avec les membres de son association à faire revivre la mémoire de cette petite Syrie si prospère, où la vie culturelle était très intense. Il m'invite à assister à une table ronde sur ce thème, ce soir au Metropolitan College of New York.

Un peu plus tard dans la rue, la lumière garde un air de printemps. Un groupe d'étudiants se dirige vers la station de métro. «*Et depuis la Serbie, tu vas en Grèce, puis en Turquie...*» Le jeune homme s'enivre des noms de pays qu'il égrène et répète, dans l'escalier, jusque dans le wagon, en route vers le Sud de Manhattan. Ses copains sont déjà partis avec lui, emportés par le désir de voyage, de découverte qu'il martèle avec chaque syllabe. Il y a encore des jeunes assoiffés de voyage et d'ailleurs. Savent-ils que, tout près de Battery Park, vivaient ensemble à Little Syria des Syriens, des Slaves et des Allemands qui fréquentaient les mêmes écoles?

En janvier, on montrait à Ellis Island une exposition itinérante dédiée à ce quartier. Le Metropolitan College of New York l'accueille jusqu'à la fin du mois de mars. D'anciennes photos teintées de nostalgie représentent les habitants de Little Syria, leurs activités quotidiennes, leurs journaux, leurs fêtes aussi. De cette époque, restent trois bâtisses à deux rues d'ici. L'une abritait de modestes logements, un de ces «*tenements*» comme celui du «*Lys de Brooklyn*», le film d'Elia Kazan. Dans l'autre, on y dispensait des soins médicaux. La dernière abritait l'église melkite Saint-Georges.

Aujourd'hui devenue un café-restaurant, elle a quand même conservé sa façade néogothique. Il y avait une mosquée dans Rector Street juste à côté, à l'étage d'un immeuble qui a été rasé. Little Syria n'a pas survécu à la construction du Battery Tunnel, peu après la deuxième guerre mondiale. Ceux qui y ont habité en gardent le souvenir, avec le regret que leur histoire soit tombée dans l'oubli, après que tous se sont éparpillés entre Brooklyn et bien d'autres villes.

Les descendants veulent à tout prix préserver ce petit bout de Little Syria, malgré la pression immobilière qui pèse sur chaque mètre carré où des promoteurs sont pris par l'envie de bâtir une autre tour de luxe. Les participants à la table ronde se souviennent des lieux où ont vécu leurs parents et grands-parents. Ils témoignent avec émotion d'un vivre ensemble et de liens étroits tissés les uns avec les autres, comme Joseph Svehlak, petit-fils d'immigrants moraves arrivés à Little Syria dans les années 1900.



©Cécile Oumhani

**Todd Fine est spécialiste d'Ameen Rihani**, l'auteur du premier roman arabe-américain écrit en anglais, paru en 1911. Il est à l'origine d'une nouvelle édition de «The Book of Khalid», qu'il a accompagnée d'une postface. Il prend la parole pour évoquer non seulement Rihani, mais aussi la première association d'écrivains arabes-américains fondée en 1916, dont Khalil Gibran fut l'un des présidents. Little Syria, explique Todd Fine, fut un creuset où la littérature arabe se transforma et innova, grâce à ces écrivains du Mahjar, un mot qui signifie exil.

Ils produisirent en arabe et en anglais, des œuvres porteuses de leurs rêves et de réflexions à la tonalité souvent philosophique, très marquée par leur idéalisme. Todd Fine et son association ont décidé de leur rendre hommage à travers un monument qui aura sa place dans un square, Elizabeth Burger Plaza, à deux pas de l'ancienne Little Syria. La sculpture choisie en janvier par un jury est de Sara Ouhaddou, jeune artiste d'origine franco-tunisienne. Des plaques posées sur les bancs dans le square commémorent les écrivains de Little Syria et citent Khalil Gibran.



©Cécile Oumhani

**Le surlendemain, le Metropolitan College of New York** accueille un autre événement, consacré à la littérature du Mahjar. Elizabeth Saylor, universitaire, vient parler d'une femme au parcours hors norme, la Syrienne Afifa Karam, journaliste et écrivaine née en 1883, qui commença à publier ses articles dès 1899. Elizabeth Saylor lui a consacré sa thèse de doctorat.

Afifa Karam est l'auteure de cinq romans, qui parurent d'abord dans «Al Hoda», un journal de Little Syria. Malheureusement, deux de ses ouvrages ont été perdus. Mais Elizabeth Saylor ne désespère pas de les retrouver un jour, peut-être au Brésil, où vécurent plusieurs autres écrivains du Mahjar. Leur mémoire y est encore vive et peut-être un exemplaire des titres disparus dort-il là-bas, égaré sur une étagère ou au fond d'une caisse remplie de vieux livres.

Les romans qu'Elizabeth Saylor a pu étudier n'ont pas encore été traduits en anglais. Ils sont étonnants par leur thématique et leur engagement, à une époque où les femmes n'avaient toujours pas le droit de vote. Elle les compare à ceux d'une Jane Austen qui aurait inséré ici et là des passages didactiques. Ce sont souvent des récits d'immigration. L'historienne Linda Jacobs rappelait l'avant-veille que de nombreuses femmes arrivaient ici de Syrie sans homme, voyageant parfois avec une sœur, une amie. Une fois sur place, elles vivaient de colportage, comme la mère de Khalil Gibran qui vendit de la dentelle à son arrivée aux Etats-Unis.

Afifa Karam met parfois en scène des immigrées en chemin dans la campagne américaine avec leurs marchandises. Féministe d'avant-garde au début du XXème

siècle, elle dénonce la place faite aux femmes, les mariages arrangés et affirme le rôle primordial de l'éducation. Elizabeth Saylor cite l'un des personnages qui se libère d'un mari qu'elle n'a pas choisi et dit: «*Je te reprends mon corps. Maintenant il m'appartient à moi et à moi seule.*»

**Cécile Oumhani**

*Dernier livre publié : «Tunisian Yankee» (Elyzad)*

*Site officiel.*

